

La volonté de vivre

Tout a commencé avec Caïn et Abel, et cela continue. Une grande partie du présent ouvrage a traité des rivalités à l'intérieur de fratries, il paraît donc logique de conclure par l'histoire de leur origine : les premiers enfants humains, le premier acte religieux et le premier fratricide. Caïn apporte une offrande à D-ieu. Abel fait de même. D-ieu accepte le second sacrifice, mais pas le premier. Caïn se met en colère. D-ieu lui enjoint de se maîtriser. Caïn ne tient aucun compte de cet avertissement et assassine son frère. Alors, D-ieu dit : « La voix du sang de ton frère s'élève jusqu'à Moi de la terre » (Gen. 4, 10). Voilà ce qui s'est passé, et qui continue à se passer. Toute la tragédie de l'histoire religieuse est préfigurée dans ce drame.

Et pourtant, ce récit est incontestablement bizarre. Pourquoi D-ieu rejette-t-Il l'offrande de Caïn ? Pourquoi Caïn réagit-il en assassinant son frère ? Sur quoi porte la rivalité entre les frères ? Les interprétations modernes tendent à lire ce texte comme l'histoire d'une tension entre les bergers (Abel) et les fermiers (Caïn). Ou alors, en proposant des étymologies non-hébraïques du nom des frères, elles affirment qu'Abel signifie « gardien de troupeaux » et Caïn « artisan du métal ». Ces lectures font abstraction de l'indication donnée par la Bible elle-même, à savoir ce que signifient ces noms *en hébreu*.

Abel, en hébreu *Hevel*, est entre autres choses le mot clef du livre connu sous le nom d'Ecclésiaste. Le deuxième verset utilise le mot *hevel* pas moins de cinq fois. Voici comment le traduit la Bible de Jérusalem : « Vanité des vanités, dit Qohélet ; vanité des vanités, tout est vanité. » On a également traduit *hevel* par « sans signification, injustifié, futile, inutile », mais ces traductions passent à côté du véritable sens.

Hevel signifie « le souffle ». Les juifs, comme les Grecs, parlaient de l'âme, ou de la dimension spirituelle de l'humanité, dans un langage tiré de l'acte de la respiration. En hébreu, les mots qui désignent l'âme, comme *néfesh*, *roua'h*, *néchama*, indiquent tous des sortes de souffle. *Hevel* désigne un souffle superficiel, passager, éphémère.

L'Ecclésiaste est une méditation soutenue sur la mortalité. La vie n'est pas davantage qu'un souffle, et toute la fortune et la gloire, si considérables soient-elles, n'ont aucune signification, parce que tout ce qui nous sépare de la non-existence n'est qu'un simple souffle. Le climat du livre rappelle la scène dans laquelle le roi Lear, à la fin de la pièce de Shakespeare du même nom, tient entre ses bras le corps sans vie de sa fille Cordelia, celle qui l'aimait et dont il n'a pas su reconnaître l'amour jusqu'à la fin, en pleurant : « Pourquoi un chien, un cheval, un rat aurait-il la vie/Et toi, plus aucun souffle ? »

Abel représente la mortalité de l'homme, une mortalité qui provient moins du péché que du fait que nous sommes des âmes incarnées dans un monde physique sujet à la détérioration et à la décomposition. Tout ce qui nous sépare de la tombe est le souffle que D-ieu a insufflé en nous : « L'Éternel-Dieu façonna l'homme de la poussière détachée du sol, fit pénétrer dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant » (Gen. 2, 7). C'est tout ce que nous sommes : *hevel*, un simple souffle, mais c'est le souffle de D-ieu. La vie est sainte. C'est une notion commune au judaïsme, au christianisme et à l'islam.

Ce qui va finir par tuer Abel, c'est Caïn. En hébreu, Caïn signifie « acquérir, posséder, détenir ». La Bible le dit explicitement : « Or l'homme s'était uni à Ève, sa femme. Elle conçut et enfanta Caïn, en disant : « J'ai acquis [*kaniti*] un homme avec l'aide de l'Éternel ! » » La

plupart des traductions ne rendent pas le sens de ce mot, et portent « fait », « obtenu », « produit », « créé », « donné la vie à », et ainsi de suite. C'est passer à côté du sens réel.

Kaniti, « j'ai acquis », est l'un de ces verbes qui, de même que les récits analysés dans le présent ouvrage, ne laissent percevoir leur sens que rétrospectivement, une fois qu'on a traversé la totalité de la Bible hébraïque, puis qu'on revient sur le texte à la lumière de tout ce qui suit. C'est Jean-Jacques Rousseau qui en a involontairement donné le commentaire le plus profond. Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, il écrit :

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! »

Le seul mot avec lequel un lecteur de la Bible serai en désaccord est le dernier. « A l'Eternel appartient la terre et ce qu'elle renferme » (Ps. 24, 1). Elle n'appartient pas à personne, elle appartient à D-ieu.

Tout le principe éthico-légal sur lequel repose la Bible hébraïque est que nous ne possédons rien. Tout, la terre, ses produits, la puissance, la souveraineté, les enfants et la vie elle-même, tout appartient à D-ieu. Nous ne sommes que les administrateurs, les tuteurs qui agissons pour Lui. Nous disposons, mais nous ne possédons pas. C'est là la base de l'infrastructure de la justice sociale qui a rendu la Bible unique en son temps et lui conserve aujourd'hui son pouvoir de transformation.

Caïn représente l'inverse : le pouvoir comme une possession, la possession comme un pouvoir. Le mot hébreu *Ba'al*, nom du principal dieu cananéen, a le même éventail de significations. La racine signifie « avoir, posséder, exercer un pouvoir sur quelqu'un ou quelque chose ». Pour la Bible, c'est là l'idolâtrie ultime. Rousseau avait raison. La violence commence par la concurrence pour des biens rares, dont le premier est la terre.

Inconsciemment, Eve a donné à son fils aîné un nom qui finirait par le mener au meurtre. *Caïn* représente l'idée que ce que je possède me donne du pouvoir. Quand je donne à D-ieu un peu de ce que je possède sous la forme d'un sacrifice, je le fais pour recevoir en échange un peu de Sa puissance. C'est cela le sacrifice païen : une façon de se concilier les dieux, de les cajoler ou de les soudoyer. Ce genre de sacrifice, D-ieu ne l'accepte pas. Le sacrifice qu'Il accepte, celui d'Abel/*Hevel*, est celui qui provient de l'humilité de la mortalité. « O D-ieu, je ne suis qu'un souffle, mais c'est par Ton souffle que je respire, pas par le mien. »

Selon la Bible, là réside le conflit essentiel intrinsèque à la condition humaine : le combat entre la *volonté de puissance* et la *volonté de vivre*. La vie ici-bas est sainte. Elle est aussi d'une fragilité exceptionnelle. Elle est *hevel*, un simple souffle. Presque dans ses derniers mots, Moïse dit à son peuple : « J'en atteste sur vous, en ce jour, le ciel et la terre : j'ai placé devant toi la vie et la mort, le bonheur et la calamité ; choisis la vie ! Et tu vivras alors, toi et ta postérité » (Deut. 30, 19). Assassiner dans une quête de puissance tout en invoquant le nom de D-ieu est sacrilège, quels que soient l'assassin, la victime ou la foi.

Ce drame-là se déroule aujourd'hui encore en Syrie, en Irak, en Afghanistan, au Nigéria, en Somalie, en Lybie, et à travers des actes terroristes dans le monde entier. Ce qui motive Daech et autres organisations du même type est la restauration du califat et le retour à sa domination dans tous les pays qu'il a contrôlés autrefois, d'Israël à l'Espagne. Ce sont des objectifs politiques, sans aucun rapport avec le D-ieu d'Abraham. D-ieu n'accepte pas de sacrifices humains. Il ne sanctifie pas la volonté de puissance. C'est la voie de Caïn, pas celle

de D-ieu. Quand la religion transforme les hommes en assassins, D. répond : « La voix du sang de ton frère crie vers Moi de la terre. »

*

Qu'arrivera-t-il donc si nous ne faisons rien directement pour affronter l'idéologie qui a mené à notre époque à la barbarie et au massacre ? D'abord, dans une génération, le monde sera plus religieux, pas moins, et ce même si la religion ne réussit pas à convertir une seule personne. C'est tout simplement un phénomène démographique : plus les gens sont religieux, plus ils ont d'enfants, plus ils sont laïques, moins ils ont d'enfants. Les populations indigènes d'Europe, le continent le plus laïque de la terre, sont en train de commettre un long et lent suicide. Leurs taux de natalité inférieurs au seuil de remplacement signifient que leurs habitants seront de plus en plus vieux et de moins en moins nombreux. Démographiquement, comme l'a montré Eric Kaufmann, ce sont les religieux qui héritent de la terre.

A l'intérieur de la religion, ce sont les mouvements les plus extrémistes, antimodernes et antioccidentaux, qui prévaudront. C'est ce qui est en train de se produire dans le judaïsme, le christianisme et l'islam. Le vieux mariage de la religion et de la culture s'est soldé par un divorce. Aujourd'hui, l'occident laïque a en grande partie perdu les valeurs qu'on appelait « l'héritage judéo-chrétien ». Il a préféré choisir d'adorer les idoles du moi – la marché, le consumérisme, l'individualisme, l'autonomie, les droits et « tout ce qui marche pour soi » – tout en abandonnant les codes de la loyauté, de la vénération et du respect qui protégeaient autrefois les mariages, les communautés et les liens subtils qui nous relient les uns aux autres, en nous poussant à travailler pour le bien commun.

En perdant sa foi religieuse, l'Occident commence à perdre les idéaux qui le rendaient autrefois motivant pour les altruistes : respect, loyauté, dignité humaine, lutte contre la pauvreté, service public, responsabilité collective, identité nationale et respect pour les valeurs religieuses, tout en laissant la place à la liberté de conscience et à la coexistence pacifique entre plusieurs religions. Aujourd'hui, la politique occidentale paraît souvent dénuée de toute vision dépassant « la liberté et la démocratie » ou les calculs qualité-prix pour obtenir un maximum de services avec un minimum d'impôts. Confrontés à une culture d'individualisme et d'hédonisme, il n'est pas surprenant que de jeunes radicaux, avides de changer le monde, se tournent ailleurs pour exprimer leur altruisme, même si cela implique des actes brutaux et barbares. « Un acte d'abnégation semble nous conférer le droit d'être durs et impitoyables avec les autres », dit Eric Hoffer dans *The True Believer* (« Le Vrai Croyant »). L'altruisme mal dirigé peut mener au mal : c'est là la thèse du présent ouvrage. C'est pour cela que l'Occident doit retrouver ses idéaux.

Le relativisme moral qui prévaut aujourd'hui dans l'Occident laïque ne peut pas protéger la liberté. Pour s'en assurer, il suffit de regarder n'importe quel interview entre un journaliste occidental et un islamiste. Le journaliste fera un commentaire du genre : « Certainement, c'est mal de tuer des gens à cause d'un blasphème », et l'islamiste répondra : « Je comprends que ce soit votre point de vue, mais les gens ont des opinions morales différentes, et vous admettez certainement que certains aient un point de vue différent sur cette question. » Fin de la conversation. Le journaliste n'a rien à répondre. Il ou elle croit probablement que la moralité est subjective, que les seules valeurs humaines fondamentales sont l'autonomie et le droit de choisir, que la vertu suprême est la tolérance même envers les intolérants, et que c'est de l'impérialisme intellectuel de vouloir imposer ses opinions aux autres. En réalité, le journaliste a communiqué sa défaite avant même d'ouvrir la bouche, et l'islamiste le sait.

Dans un monde de relativisme, ce qui parle est la puissance. En ce sens, l'islamiste est un enfant fidèle du vingt-et-unième siècle. Il ou elle sait que ce qui provoque une réaction de l'Occident est l'affirmation brutale de la force. Il est souvent arrivé que l'Occident n'ait eu

aucune réaction sérieuse à la violence pour motifs religieux, si ce n'est des assauts ridicules et grossiers contre la religion en tant que telle.

C'est un grand sage de l'islam, ibn Khaldun (1332-1406) qui a vu qu'en s'enrichissant, une société devient de plus en plus individualiste. Elle perd ce qu'il a appelé sa *asabiyyah*, sa cohésion sociale, et devient alors la proie des « habitants du désert », ceux qui fuient les luxes de la grande ville et sont prêts à se sacrifier dans une guerre. Bertrand Russel est arrivé à une conclusion identique en partant d'un point diamétralement opposé. Les civilisations créatrices comme la Grèce antique ou l'Italie de la Renaissance, dit-il, se sont aperçues que « la libération des entraves rend les individus énergiques et imaginatifs, ce qui donne un rare épanouissement du génie », mais que « la décomposition de la morale » les rend « collectivement impuissants », et qu'ils succombent sous le coup de « peuples moins civilisés qu'eux-mêmes, mais aussi moins dépourvus de cohésion sociale ».

Si bien qu'il y aura plus de terrorisme, plus d'effusion de sang et plus de guerres civiles au Moyen-Orient et en Afrique. D'autres pays, comme la Jordanie et le Liban, peuvent être attirés dans cet abîme. Il y aura de nouveaux crimes barbares contre l'humanité, diffusés grâce à l'Internet. La tension montera encore plus dans tous les pays européens. Les gens sentiront que leurs libertés sont menacées, mais sans savoir exactement comment réagir. A chaque fois qu'un mouvement comme Al-Qaïda sera vaincu, un autre viendra prendre sa place. Les jeunes en quête de signification, d'identité et de communauté continueront à être recrutés pour la cause.

L'Occident, en fait le monde entier, ne s'est jamais mesuré à un défi comparable. Il trouve face à lui un mouvement qui ressemble plus à une série de « mobilisations éclair » qu'à un peuple ou une coalition, des groupes qui peuvent se former, se dissoudre et se reformer presque à volonté. Aucune des conventions normales de la guerre ne s'applique : uniformes qui permettent de reconnaître les combattants des non-combattants, ou règles du type de celles des Conventions de Genève qui limitent au nom de l'humanité les cruautés qui peuvent être pratiquées. D'ailleurs, les radicaux se vantent de leur inhumanité. Ils n'ont aucun scrupule à massacrer ou décapiter ceux avec lesquels ils ne sont pas d'accord, à utiliser des civils comme boucliers humains, à réduire les gens en esclavage et à transformer des petites filles de dix ans en bombes humaines.

Ils ne se prêtent pas non plus aux sortes de considérations rationnelles qui ont régi les conflits internationaux dans le passé. Ils se vantent de leur consentement à mourir et sont totalement imperméables aux compromis. D'après Graeme Wood, Daech « rejette la paix par principe » et « a soif de génocides ». Ses partisans croient que le temps et D-ieu sont de leur côté. L'islam radical a prouvé sa capacité de recruter n'importe où via l'Internet, en diffusant sans fin des vidéos de scènes de souffrance et d'humiliation, pour inciter les gens à se venger, en sacrifiant leur propre vie et celle d'autres personnes afin de gagner une place au Ciel.

Si nous omettons d'affronter ce problème sérieusement aujourd'hui, ce sera cela notre avenir. Aucun d'entre nous ne souhaiterait le léguer à ses petits-enfants.

Dans les chapitres trois et quatre, je consacre ce qui peut paraître une place démesurée à l'antisémitisme. Ce n'est pas parce que la souffrance des juifs est différente de celle des chrétiens ou des musulmans. Ce n'est pas le cas. Toute souffrance humaine a une importance, et la même importance. Ce n'est pas non plus qu'aujourd'hui les juifs souffrent plus que les autres. Ce n'est pas le cas. N'importe qui est une victime potentielle. C'est l'humanité dans son ensemble qui souffre.

Ce que je veux dire, c'est que nous n'avons pas encore compris ce qu'est l'antisémitisme ni le rôle qu'il joue dans la légitimation du mal. C'est le premier signe d'avertissement qu'une culture se trouve dans un état d'écroulement intellectuel. Il provoque cet ensemble de

régressions psychologiques qui mènent au mal à une échelle monumentale : division, projection, dualisme pathologique, déshumanisation, démonisation, sentiment d'être victime, et utilisation d'un bouc émissaire pour échapper à la responsabilité morale. Il permet à une culture d'accuser les autres de sa condition sans jamais se mesurer à elle eux-mêmes. L'antisémitisme qui envahit le monde arabe et islamique aujourd'hui est aussi répandu et aussi virulent qu'en Europe entre 1880 et 1945, et il est diffusé dans le monde entier par l'Internet.

L'antisémitisme n'a qu'un rapport fortuit avec les juifs. La véritable cible des chrétiens à l'époque des Croisades était les musulmans, pas les juifs. Les cibles de l'Allemagne nazie étaient les peuples européens qui l'avaient vaincue pendant la Première Guerre mondiale et l'avaient humiliée ensuite. Les véritables cibles des islamistes sont les régimes islamiques laïques et l'Occident, surtout les pays qui ont vaincu l'Empire ottoman en 1922 et se sont partagé le butin.

Toutefois, les juifs ont joué un rôle essentiel dans la psychologie de groupe de ces mouvements. En leur attribuant la fonction du bouc émissaire, on pouvait les accuser de tout ce qui arrivait de mal au groupe. En tant qu'ennemi mystérieux, tout-puissant, universel, ils unissaient le groupe, réduisaient les opposants au silence, détournaient l'esprit de vérités pénibles et permettaient à des groupes par ailleurs totalement incompatibles de devenir des alliés. Aujourd'hui, par exemple, les groupes islamistes ont du mal à gagner le soutien de l'Occident pour imposer la loi de la Charia, la décapitation de prisonniers, la conversion forcée de chrétiens ou la condamnation à mort de blasphémateurs. Mais lorsqu'ils critiquent Israël, ils ne sont plus seuls. C'est ce qui permet d'amalgamer des compagnons de route aussi inattendus que l'extrême-droite, la gauche anti-globalisation et quelques organisations des droits de l'homme notoirement politisées. Cela représente certainement la plus bizarre coalition jamais rassemblée pour soutenir des gens qui pratiquent le terrorisme afin de susciter la théocratie.

Notons que pour réussir, l'antisémitisme doit toujours déguiser ses motifs. Au Moyen-Age, il le faisait en accusant les juifs de tuer des enfants chrétiens et de répandre la peste. Dans l'Allemagne nazie, il le faisait en des termes tirés de la médecine. Les juifs étaient un cancer au sein des peuples aryens. Aujourd'hui, il le fait en accusant Israël ou les juifs, dans le style classique du *Protocole des Sages de Sion*, de diriger l'Amérique, de dominer l'Europe, de manipuler l'économie, de perpétrer l'attentat du 11 septembre ainsi que toutes les attaques terroristes ultérieures, et de susciter le sida, le virus Ebola, le tsunami de 2004 et le réchauffement de la planète.

Au Moyen-Age, on haïssait les juifs à cause de leur religion, aux dix-neuvième et vingtième siècle à cause de leur race, et aujourd'hui à cause de leur pays, Israël. En Occident, l'antisémitisme se travestit maintenant la plupart du temps en antisionisme. En arabe, le discours est en général plus honnête : il parle ouvertement des juifs. Mais les cibles du terrorisme islamiste en Occident, garde de la synagogue de Copenhague, clients juifs d'un supermarché casher à Paris, visiteurs du Musée Juif de Bruxelles et ainsi de suite étaient des juifs, pas des Israéliens. La raison en est simple. *Un bouc émissaire doit être quelqu'un qu'on peut tuer sans risque de représailles*. L'Etat d'Israël peut riposter, les juifs en dehors d'Israël ne le peuvent pas. C'est d'ailleurs l'une des raisons impérieuses de l'existence de l'Etat d'Israël. C'est la seule chose qui empêche les juifs de devenir les victimes et boucs émissaires du monde pendant un millénaire de plus.

Personne de ma connaissance ne confond l'antisémitisme avec les critiques légitimes adressées à Israël. Les juifs croient que personne, et certainement aucun peuple, n'est irréprochable. Le judaïsme est l'une des cultures les plus portées à l'autocritique. La Bible hébraïque est un long traité d'autocritique. L'antisémitisme n'est pas une critique, c'est la négation du droit collectif des juifs à l'existence. Cela prend différentes formes avec le temps :

dans les années trente, les antisémites scandaient « les juifs en Palestine », aujourd'hui ils scandent « les juifs hors de Palestine ». Dans les mots du romancier israélien Amos Oz : « Ils ne veulent pas que nous soyons ici. Ils ne veulent pas que nous soyons là. Ils ne veulent pas que nous soyons tout court. »

Pourtant, la portée de l'antisémitisme est son effet non pas sur les juifs, mais sur les antisémites. Il leur permet de se considérer eux-mêmes comme des victimes. Il leur permet d'abdiquer toute responsabilité morale. Tout ce qui ne va pas dans le monde, « Ce n'est pas notre faute, c'est la leur. C'est eux qui nous ont fait cela. Après tout, ils dominent le monde. » Le résultat est que la haine paralyse l'esprit et perpétue les échecs même qui ont été la cause première de la défaite ou des insuffisances. L'antisémitisme n'a pas aidé les chrétiens à gagner les Croisades, ni les nazis à gagner la Seconde Guerre mondiale. Il n'aidera pas les musulmans au Moyen-Orient, en Afrique et en Asie à construire des sociétés qui respectent D-ieu et Son image à travers l'humanité. Ceux qui haïssent les juifs haïssent la liberté. Ceux qui cherchent à éliminer les juifs cherchent à éliminer la liberté. L'antisémitisme est une maladie qui détruit tous ceux qui la portent. La haine fait du mal à celui qui est haï, mais elle détruit celui qui hait. Il n'y a aucune exception.

*

Le monde peut-il être changé ? La réponse est oui, et la preuve en est l'une des histoires les plus édifiantes de l'histoire religieuse de l'humanité : le changement des relations entre juifs et chrétiens après l'Holocauste. Elle comporte beaucoup de héros, des chrétiens doués de courage moral, d'une foi profonde et d'une humanité dépassant toutes les limites, qui se sont rendu compte qu'après ce terrible dénouement, quelque chose devait changer. Parmi eux, une série de papes sont particulièrement dignes d'éloges : Jean XXIII, qui a entamé le processus qui devait mener à Vatican II et *Nostra Aetate*, Paul VI qui l'a complété, et Jean-Paul II et Benoît XVI, qui l'ont tous deux prolongé à leur façon.

Mais le pape actuel François est plus grand encore que ceux-là. Le 12 septembre 2013, dans une lettre ouverte au rédacteur d'un journal italien, *La Repubblica*, il a écrit : « La fidélité de D-ieu à Son alliance étroite avec Israël ne s'est jamais démentie, et (...) à travers les terribles épreuves de ces siècles-là, les juifs ont gardé leur foi en D-ieu. De cela, nous ne leur serons jamais assez reconnaissants, en tant qu'Eglise mais aussi en tant qu'humanité. » C'est peut-être la première fois qu'un pape a publiquement reconnu qu'en restant fidèles à leur foi, les juifs se montraient loyaux envers D-ieu et non infidèles. C'est une affirmation qui est capable de changer le monde. L'Eglise, dans les pays occidentaux, a commencé à surmonter sa rivalité fraternelle avec le judaïsme. Si cela peut arriver entre les chrétiens et les juifs, cela peut arriver aussi entre eux et l'islam.

Aujourd'hui, les juifs, les chrétiens et les musulmans doivent faire front commun pour défendre l'humanité, la sainteté de la vie, la liberté de religion et l'honneur de D-ieu Lui-Même. Le véritable affrontement du vingt-et-unième siècle ne se produira pas *entre* des civilisations ou des religions, mais *à l'intérieur* d'elles. Ce sera entre ceux qui acceptent et ceux qui rejettent la séparation de la religion et de la puissance. Ceux qui croient que les problèmes politiques ont des solutions religieuses se font des illusions, et ne comprennent pas qui était Abraham et ce qu'il représentait. Confondre la religion et la politique était ce qu'Abraham et ses héritiers rejetaient, pas ce qu'ils soutenaient.

Alors, que devons-nous faire ? Nous devons mettre dans le renforcement de la liberté religieuse la même planification à long terme qui a été investie dans la diffusion de l'extrémisme religieux. L'islam radical est un mouvement qui a été alimenté par les pétrodollars occidentaux, utilisés par les pays producteurs de pétrole pour fonder des réseaux d'écoles, de madrassahs, de chaires et départements universitaires consacrés à des interprétations wahabi ou salafistes de

l'islam, marginalisant ainsi les tendances les plus ouvertes, gracieuses, intellectuelles et mystiques de l'islam qui ont autrefois fait sa grandeur. C'était une stratégie remarquable par ses prévisions à long terme, sa précision, sa patience, son exactitude et son dévouement. Pour que la modération et la liberté religieuse finissent par prévaloir, il n'en faudra pas moins. Nous devons former une génération de dirigeants et d'éducateurs religieux capables de comprendre le monde dans toute sa diversité et les textes sacrés dans toute leur générosité.

Il doit y avoir une campagne internationale contre l'enseignement et la prédication de la haine. La plupart des pays occidentaux ont des lois antiracistes qui se sont avérées pratiquement impuissantes devant le vitriol répandu par l'intermédiaire des médias sociaux. Dans beaucoup de pays, l'éducation continue à être honteuse. Si l'on persiste à enseigner aux enfants que les non-croyants vont en enfer et que les chrétiens et les juifs sont le Grand et le Petit Satan, si la radio, la télévision, les sites Internet et les médias sociaux déversent un flux ininterrompu de paranoïa et d'incitation à la haine, alors l'article 18 de la Déclaration universelle des droits de l'homme, avec son engagement à respecter la liberté de religion, n'aura plus aucune signification. Toutes les interventions militaires du monde n'arrêteront pas la violence.

Nous devons retrouver les valeurs absolues qui ont fait du monothéisme abrahamique la force d'humanisation qu'il a été à son mieux : la sainteté de la vie, la dignité de l'individu, les impératifs inséparables de la justice et de la compassion, la responsabilité morale des riches envers les pauvres, les commandements d'aimer le voisin et l'étranger, l'insistance à résoudre les conflits pacifiquement tout en écoutant respectueusement la partie opposée, le pardon des torts du passé et la concentration sur l'élaboration d'un avenir dans lequel les enfants du monde, de toutes couleurs, fois et races, pourront vivre ensemble dans la détente et la paix. Ce sont là des idéaux autour desquels les juifs, les chrétiens et les musulmans peuvent se réunir, en y incluant ceux qui ont une autre foi et ceux qui n'en ont aucune. Cela ne signifie pas que la nature humaine changera, ou que la politique cessera d'être une arène de conflit. Cela veut seulement dire que la politique restera la politique, et ne deviendra pas la religion.

Il faut également insister sur le principe moral le plus simple de tous, le premier (comme nous l'avons vu au chapitre 2) à être confirmé par simulation informatique : le principe de l'altruisme réciproque, autrement dit l'effet boomerang : comme on se comporte avec les autres, les autres se comportent envers vous. *Si l'on cherche à être respecté, il faut donner du respect. Si l'on demande de la tolérance, il faut manifester de la tolérance. Si l'on ne veut pas être offensé, il faut s'assurer de ne pas offenser.* Comme l'a dit John Locke : « Il n'est pas raisonnable que quelqu'un soit libre de pratiquer sa religion sans reconnaître comme principe de base que personne ne doit persécuter ou molester quelqu'un d'autre parce qu'il n'est pas d'accord avec sa religion. Ce seul principe, appliqué correctement, aurait banni dès l'abord les prêcheurs de la haine qui ont radicalisé tant d'esprits impressionnables en Occident, en les transformant en assassins au nom de D-ieu.

On gagne la guerre avec des armes, mais il faut des idées pour gagner une paix. Le présent livre traite d'une idée de ce genre : une alternative à la rivalité fraternelle qui a été une source de violence fratricide et religieuse à travers toute l'Histoire. La rivalité fraternelle, quand elle prend la forme d'une compétition pour l'amour divin, n'est pas une bonne idée et provoque une réduction coupable du D-ieu d'Abraham. La vérité qui éclate à travers les textes de la Genèse est que chacun d'entre nous est béni par D-ieu, chacun est précieux à Ses yeux, chacun a son rôle à jouer dans l'Histoire, chacun a son propre chant à exprimer dans la musique de l'humanité. Etre un enfant d'Abraham implique d'apprendre à respecter les autres enfants d'Abraham, même s'ils ne se comportent pas comme nous, n'ont pas la même alliance, et comprennent D-ieu différemment de nous. Nous savons que nous sommes aimés. Cela doit suffire. Maintenir que d'être aimé implique que les autres ne le soient pas est une incompréhension de l'amour lui-même.

Cela concerne également la double alliance de la Genèse, d'abord avec Noé, puis avec Abraham. C'est la meilleure solution que je connaisse à la violence potentielle implicite dans le fait que notre identité se réclame de groupes. Les groupes s'opposent, si bien que l'altruisme que nous manifestons envers ceux qui nous ressemblent s'accompagne nécessairement de l'agressivité dont nous faisons preuve envers ceux qui ne nous ressemblent pas, et les deux attitudes sont intrinsèques à la nature humaine. C'est pourquoi les grandes tentatives d'échapper à l'identité, que ce soit vers l'universalisme ou l'individualisme, ont toujours échoué, qu'elles aient été religieuses ou laïques. Tôt ou tard, les tribus reviennent, pleinement armées et crachant le feu. La seule autre solution, proposée par la Genèse justement comme protestation de D-ieu contre la violence, est de dire qu'Il a conclu avec nous deux alliances, l'une avec notre humanité commune, et l'autre avec notre identité spécifique. La première concerne l'universalité de la justice, la seconde la particularité de l'amour, dans cet ordre-là. *Notre humanité commune précède nos différences religieuses.* Ce doit être cela la base de toute théologie abrahamique capable de vaincre le faux dieu de la violence et l'idolâtrie de la recherche du pouvoir.

Et oui, ce sont des textes difficiles. Il y a des passages dans les Ecritures de chacun des monothéismes abrahamiques qui, lorsqu'on les interprète littéralement, peuvent mener à la haine, à la cruauté et à la guerre. Mais le judaïsme, le christianisme et l'islam contiennent tous des traditions d'interprétation qui ont permis, dans le passé, de les lire dans le contexte plus vaste de la coexistence, du respect de la différence et de la poursuite de la paix, et peuvent encore le faire aujourd'hui. Le fondamentalisme, textes sans contexte et application sans interprétation, n'est pas la foi mais une aberration de la foi.

*

Aucune âme n'a jamais été sauvée par la haine. Aucune vérité n'a jamais été prouvée par la violence. Aucune rédemption n'a jamais été provoquée par la guerre sainte. Aucune religion n'a gagné l'admiration du monde par sa capacité à infliger la souffrance à ses ennemis. Bien que toutes ces attitudes aient été approuvées en leur temps par des croyants sincères de leur religion, elles ne sont qu'un travesti de la foi, et tant que nous n'aurons pas appris cette leçon, la religion restera l'une des plus grandes menaces à la paix du monde.

Les crimes de la religion ont une chose en commun : ils impliquent de faire D-ieu à notre image au lieu de Le laisser nous façonner à la Sienne. La vérité la plus élevée ne couvre pas d'un manteau d'innocence nos instincts les plus bas : la quête du pouvoir, le désir de conquérir, l'usage d'un langage religieux pour répandre une aura de sainteté sur d'ignobles crimes. Ce sont des formes d'impérialisme, pas de foi.

Le terrorisme est la quintessence de l'idolâtrie. Son langage est la force, son principe consiste à tuer ceux avec lesquels on n'est pas d'accord. C'est la forme la plus ancienne et la plus primitive de règlement d'un conflit. C'est la voie de Caïn. S'il y a quelque chose de mal, c'est bien le terrorisme. Dans les attentats-suicide à la bombe et autres attaques terroristes, les victimes sont choisies au hasard, arbitrairement et sans discrimination. Les terroristes, écrit Michael Walzer, « ressemblent à des assassins déchaînés, sauf que ce déchaînement n'est pas seulement une expression de rage ou de folie ; leur rage est délibérée et planifiée. Elle a pour but l'obtention d'une vulnérabilité généralisée : on tue ceux-ci afin de terroriser ceux-là. »

Les victimes du terrorisme ne sont pas seulement les morts et les blessés, mais les valeurs même sur lesquelles repose une société libre : la confiance, la sécurité, la liberté des citoyens, la tolérance, la disponibilité des pays à ouvrir leurs portes à ceux qui cherchent asile, la sécurité harmonieuse des lieux publics. Le terrorisme à motivation religieuse profane et diffame la religion elle-même. C'est un sacrilège contre D-ieu et la vie qu'Il a faite à Son image. L'islam, comme le judaïsme, estime qu'une seule vie a autant de valeur que l'univers entier. Le suicide et le meurtre sont interdits dans les fois abrahamiques. Le judaïsme, le christianisme et l'islam

connaissent tous le phénomène du martyr, mais le martyr signifie d'être prêt à mourir pour sa foi, et non d'être prêt à tuer pour sa foi.

Le terrorisme n'est pas un moyen justifiable d'atteindre une fin acceptable, parce qu'il n'a pas de fin. Les terroristes finissent par se retourner contre leur propre peuple. Pour revenir à Walzer : « Le but des terroristes est de régner, et leur méthode est le meurtre. Ils ont leur propre police interne, des escadrons de la mort, des disparitions. Ils commencent par tuer ou intimider ceux de leurs camarades qui ont des objections, puis font la même chose, dans la mesure du possible, au sein du peuple qu'ils prétendent représenter. S'ils réussissent, leur règne est une tyrannie, et leur peuple, sans son consentement, assume le coût de la domination des terroristes. » Rien ne peut mener du terrorisme à une société libre.

Ce n'est pas non plus le cri du désespoir des faibles. Les faibles ont des armes différentes. Ils savent que la justice est de leur côté, c'est pourquoi les prophètes n'ont pas utilisé des armes, mais des mots. C'est pourquoi Gandhi et Martin Luther King ont préféré la désobéissance civile non-violente, en sachant qu'elle parlait à la conscience du monde, pas à ses craintes. Le véritable besoin n'est jamais obligé d'avoir recours à la terreur pour se faire entendre.

Prendre délibérément pour cible des innocents est un moyen mauvais en vue d'une fin mauvaise, afin de parvenir à une solution qui fait violence à l'humanité et à l'intégrité des opposants. Donner à cela une justification religieuse, c'est commettre un sacrilège envers le D-ieu d'Abraham, Qui est le D-ieu de la vie. Le mal, quand il est altruiste, n'en est pas moins le mal, et toute la piété du monde ne peut pas le purifier. Le D-ieu d'Abraham est la puissance qui vient au secours des impuissants, le D-ieu de gloire qui tourne l'éclat de Sa face vers ceux qui n'ont aucune gloire en ce monde : les pauvres, les indigents, les isolés, les marginaux, tous les étrangers de ce monde. D-ieu entend le cri de ceux que personne n'entend, et si nous Le suivons, nous l'entendrons aussi.

Le moment est venu pour les juifs, les chrétiens et les musulmans de dire ce qu'ils n'ont pas réussi à dire dans le passé : nous sommes tous des enfants d'Abraham. Et que nous soyons Isaac ou Ichmaël, Jacob ou Esaü, Léa ou Rachel, Joseph ou ses frères, nous sommes précieux aux yeux de D-ieu. Nous sommes bénis. Et pour que nous soyons bénis, point n'est besoin qu'un autre soit maudit. Ce n'est pas comme cela que se manifeste l'amour de D-ieu.

Aujourd'hui D-ieu nous appelle, juifs, chrétiens et musulmans, à renoncer à la haine et à la prédication de la haine, et à vivre enfin comme des frères et sœurs, fidèles à notre foi et représentant une bénédiction pour les autres, indépendamment de leur foi, en honorant le nom de D-ieu à travers le respect de Son image, qui est l'humanité.

Grand-Rabbin René Gutman

Conseil de l'Europe – 28 septembre 2016